



HAL
open science

Esprits animaux et habitus : convergences et approfondissements

Michaël Lainé

► **To cite this version:**

Michaël Lainé. Esprits animaux et habitus : convergences et approfondissements. Cahiers d'Economie Politique = Papers in political economy, 2014, 66 (1), pp.199-235. <10.3917/cep.066.0199>. <hal-04264967>

HAL Id: hal-04264967

<https://hal.science/hal-04264967v1>

Submitted on 17 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

ESPRITS ANIMAUX ET HABITUS : CONVERGENCES ET APPROFONDISSEMENTS

Michaël Lainé

L'Harmattan | *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*

2014/1 - n° 66
pages 199 à 235

ISSN 0154-8344

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-d-economie-politique-2014-1-page-199.htm>

Pour citer cet article :

Lainé Michaël, « Esprits animaux et habitus : convergences et approfondissements », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 2014/1 n° 66, p. 199-235.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ESPRITS ANIMAUX ET HABITUS : CONVERGENCES ET APPROFONDISSEMENTS

*Michaël Lainé*¹

Économie et sociologie explorent toutes deux rationalité et prise de décision avec leurs outils propres. Cet article interroge les liens entre les approches keynésiennes et bourdieusiennes dans ce domaine suivant trois axes : 1) une conception corporelle spontanée, quasi-réflexe, de l'action ; 2) le caractère analogique des anticipations ; 3) la question du holisme ou celle de l'articulation micro/macro. La convergence de vues entre esprits animaux et habitus semble grande. Au-delà des différences d'objet, il apparaît que le dialogue entre les deux théories peut être fécond, et qu'elles gagneraient à se compléter l'une l'autre. Sur six points en particulier le recours à l'habitus permettrait d'enrichir le concept d'esprits animaux : l'endogénéisation des préférences, l'extension de la notion de capital (aux dimensions culturelle et symbolique, notamment), le sens pratique, les effets de structure, les relations de pouvoir et une articulation fine des fondements micro de la macro aux fondements macro de la micro.

Animal spirits and habitus: convergence and deepening

For long, economics and sociology have been exploring rationality and decision-making with analytical tools of their own. This paper aims at comparing Keynes's theories with Bourdieu's in this regard. It hinges around three headings, namely: 1) a spontaneous, embodied view on action; 2) the analogical nature of expectations; 3) the organicism or the micro/macro connection issue. Animal spirits and habitus appear to be very much in tune with each other. Beyond the differences in the research topics, it seems that both theories are consistent and should benefit from cross-fertilization. In particular, the very concept of animal spirits could benefit from the habitus on six points: endogenizing of preferences, extension of the notion of capital (not the least to other dimensions such as culture and symbol), practical sense, structural effects, power relationships and a refined articulation of the microeconomic foundations of macroeconomics to the macroeconomic foundations of microeconomics.

Mots clefs : Esprits animaux, habitus, rationalité, théorie de l'action, décision, holisme, individualisme.

Keywords: Animal spirits, habitus, rationality, decision making, action theory, organicism, atomism.

JEL classification: A14, D01, D21, D80

1. Université de Bordeaux ; mél : Michael.laine7@libertysurf.fr

Les sciences sociales souffrent d'insularité. Plus elles se développent et plus elles risquent de se couper les unes des autres. Par l'attention qu'elle prête à l'étude du fonctionnement réel des sociétés, l'économie hétérodoxe² est depuis longtemps tentée d'opérer une sorte de synthèse héroïque entre les apports de la sociologie et ceux de l'économie. Ce n'est donc pas un hasard si deux de ses courants, l'école de la régulation, en la personne de Robert Boyer notamment [Boyer, 2003a ; Boyer, 2003b], et celle des conventions, en celle d'Olivier Favereau en particulier [Favereau, 2001], se sont essayés sinon à examiner la convergence ou la compatibilité entre les approches keynésiennes et bourdieusiennes, du moins à les faire dialoguer entre elles. Avec des avis contrastés, « La théorie des champs [...] p[ouvan]t », pour l'un (Robert Boyer), « servir d'inspiration à une recherche économique alternative³ », là où, aux yeux de l'autre (Olivier Favereau), elle est le produit d'une double impossibilité, « ne pas rencontrer l'œuvre immense de Pierre Bourdieu [...] ne pas sortir déçu de cette rencontre⁴ ».

Penseur iconoclaste aux multiples talents et centres d'intérêts variés, Keynes avait de l'homme une vision trop riche pour faire de lui une machine à transformer des inputs informationnels en outputs rationnels *via* des équations mathématiques [Dostaler, 2005]. De fait, les principales novations introduites par sa *Théorie générale* tiennent à l'importance accordée à ce qu'il a lui-même appelé « les variables psychologiques fondamentales », le fonctionnement de l'économie ne résultant pas de l'action mécanique de rouages bien huilés. La principale cause de l'instabilité de l'économie résidant dans les fluctuations de l'investissement, on comprend sans mal combien cruciaux sont les déterminants de ce dernier. Or, des deux variables de la confrontation desquelles naît la décision d'investir, l'efficacité marginale du capital prime. Cette dernière, qui désigne les anticipations des entrepreneurs quant à la rentabilité future de l'investissement, dépend étroitement des « esprits animaux », et non d'un calcul probabiliste pondéré. Par là, Keynes plaçait les mouvements de la psyché au cœur du cycle économique. Et ce, d'autant plus que l'autre déterminant de l'investissement, le taux d'intérêt,

2. Il n'est pas de notre propos, ici, de détailler ce qu'il convient d'entendre par « hétérodoxie » ou « orthodoxie ». Ce point épineux fait toujours l'objet de débats. Pour notre part, nous nous rangeons à la typologie établie par Marc Lavoie, notamment dans [Lavoie, 2004] et [Lavoie, 1992]. Dans un souci de simplification, disons que l'orthodoxie dépeint une économie réelle d'échange là où l'hétérodoxie décrit une économie monétaire de production. Au niveau épistémologique, la première est essentiellement positiviste, la seconde réaliste (« critique » selon Lawson [Lawson, 2006] et Lee [Lee, 2002], ou « babylonienne », c'est-à-dire syncrétique, à suivre Dow [Dow, 2001]).

3. Boyer [2003, p. 77].

4. Favereau [2001, p. 255].

mettait en jeu une variable psychologique clé, la préférence pour la liquidité. Las ! Force est de constater que la notion d'esprits animaux, évoquée dans le chapitre 12 de la *Théorie générale*, n'a guère été développée par ailleurs. D'où la tentation consistant à l'approfondir. La théorie de l'action et de la prise de décision, telle qu'elle se dessine dans l'œuvre de Keynes, fait la part belle à sa dimension spontanée, que d'aucuns jugent irrationnelle [Akerlof & Shiller, 2009 ; Shackle, 1972]. Mais n'anticipons pas. Une même méfiance vis-à-vis du poids démesuré accordé au calcul maximisateur sous contraintes⁵ l'unit à première vue aux analyses de Pierre Bourdieu, qui n'a eu de cesse, sa carrière académique durant, de fustiger l'indigence conceptuelle des modèles de « l'action rationnelle », répandus dans l'ensemble des sciences sociales à partir de la matrice de l'*homo œconomicus*.

De fait, il s'agira, ici, de se demander si les notions d'esprits animaux et d'habitus relèvent d'une démarche analytique similaire et, le cas échéant, si le second est susceptible de conférer aux premiers une épaisseur sociologique. Pour cela, il convient de comparer les théories keynésiennes et bourdieusiennes sous plusieurs angles : le rejet (relatif) du calcul probabiliste et, partant, le primat accordé à la dimension corporelle de l'action (1), le caractère raisonnable ou rationnel des anticipations (2), ainsi que l'articulation des décisions microéconomiques aux phénomènes macroéconomiques, avec en ligne de mire le dépassement de l'opposition (stérile ?) entre holisme et individualisme méthodologique (3). Notre thèse principale, et à notre connaissance nous sommes le premier à l'avancer, est la suivante : esprits animaux et habitus développent de profondes affinités et se complètent admirablement.

5. La question est ici de savoir ce que l'on peut désigner par « contraintes ». À en croire Lawson [Lawson, 2006], l'économie dominante (*mainstream*) se serait éloignée des délices mathématiques de la maximisation. Il est vrai que les branches comportementaliste et expérimentale se sont considérablement étoffées au cours des deux dernières décennies, avec comme conséquence une complexification croissante des théories de la prise de décision et l'abandon tout relatif des probabilités bayésiennes (voir notamment [Kahneman, 2003 ; Camerer et Loewenstein, 2004 ; Thaler, 2004 ; Harvey, 1998 ; Rabin, 1998]). Pour autant, nombre de théoriciens orthodoxes traitent ces façons de s'écarter des lois bayésiennes comme une « contrainte cognitive » supplémentaire, les individus faisant toujours « au mieux » de leurs moyens ; un peu à la manière des marchés qui, compte tenu des rigidités réellement existantes, n'en ont pas moins tendance à converger vers l'optimum (et le feraient effectivement si les conditions idéales de la théorie abstraite étaient réunies). En fait, comme le soulignait Earl [1999], la ligne de démarcation entre orthodoxie et hétérodoxie, en ce qui concerne l'étude du comportement humain, tient à l'acceptation du caractère limité de la rationalité : soit on ajoute une contrainte de computation humaine aux fonctions maximisatrices usuelles, soit on prend acte de ce que l'optimum idéal ne peut ni ne doit être atteint.

1. La dimension corporelle de l'action

Pour aborder cet aspect, il convient d'abord de s'interroger sur l'ontologie keynésienne, qui fait dériver de l'incertitude radicale l'essentiel des phénomènes économiques (1). De là découle la nécessité de s'appuyer sur les esprits animaux en vue de l'action (2). Par où ils rejoignent l'habitus, principe générateur de pratiques spontanées (3).

1.1. Incertitude radicale et calcul

Toutes nos décisions, l'ensemble de nos actions, se dénouent sur fond d'incertitude radicale. Voilà le point de départ pour Keynes. L'incertitude radicale diffère du risque sur deux points [Shackle, 1972 ; Lavoie, 1985 ; Lavoie, 1992 ; Dostaler, 2005 ; Guerrien, 1997] : l'impossibilité de dresser la liste d'états de la nature (autrement dit la possibilité de la surprise), et celle d'affecter une probabilité, même non numérique, à la survenue d'un événement. Dès son *Treatise on Probability* [Keynes, 1973], il insiste sur le fait que, dans la très grande majorité des cas, il est tout bonnement chimérique de vouloir comparer deux probabilités, taxant de « charlatanisme mathématique » ceux qui prétendent le contraire. Sa typologie, qu'il ne reniera pas, est alors la suivante :

	L'événement est incommensurable	L'événement est commensurable (i.e. quantifiable)
L'évaluation peut être connue	Incertain radical (évaluation qualitative)	Probabilité (au sens orthodoxe)
L'évaluation est impossible	Incertain radical (futur insaisissable)	Probabilité (au sens orthodoxe)

Tableau 1. Typologie keynésienne des probabilités

Les probabilités sont pour lui épistémiques (elles sont une forme de connaissance) et non ontologiques (un objet de connaissance) [voir Lawson, 1988 ; Hacking, 2002]. Elles mesurent un degré de certitude, objective (ou « logique ») dans le *Treatise on Probability*, puis subjective dans *La Théorie générale*. La continuité de la pensée keynésienne a fait l'objet de bien des débats, dont les cendres ne sont pas éteintes [O'Donnell, 1990 ; Carabelli, 1988 ; Davis, 1994 ; Bateman, 1991]. À notre sens, l'évolution théorique est mineure : qu'elles soient logiques ou subjectives, les probabilités épistémiques

se rapportent toujours à l'extrême précarité des bases de nos raisonnements, et non à un état du monde [Hacking, 2002 ; 2004].

Nos connaissances sont frappées du sceau de l'incomplétude et de l'imperfection. Notre évaluation des événements futurs est sujette à ce que Keynes baptisa d'abord « pondération des raisonnements » (*weight of argument*), dans le *Treatise*, puis « confiance » dans la *Théorie générale*, à savoir le crédit que nous accordons à nos propres estimations. En d'autres termes, il s'agit d'une évaluation de la qualité de l'évaluation, « une nouvelle donnée pouvant parfois décroître la probabilité d'un événement, mais venant toujours augmenter la pondération » des raisonnements⁶. Pareille estimation ne constitue en rien une probabilité ; où l'on déduit que « les jugements manquent en effet des racines profondes qui leur permettraient de résister solidement⁷ » aux bourrasques du réel. « Les contingences possibles sont trop nombreuses pour être couvertes par un nombre fini d'expériences, et il n'est en conséquence pas question d'effectuer des calculs exacts. Quoique la nature ait ses habitudes, dues à la récurrence des causes, elles sont générales, et non invariables⁸ ». C'est là une position fondamentale, réaffirmée tout au long de sa vie par Keynes, non sans une certaine ambiguïté⁹. « Il n'y a aucun lien entre la vérité d'une proposition et sa probabilité. Les probabilités commencent et finissent par les probabilités¹⁰. »

1.2. Face à l'incertitude radicale, les esprits animaux

Du fait de l'incertitude radicale, l'économie ne peut être ramenée à un agencement de rouages ou à une quelconque variante « hydraulique » de modèles dont les variables s'enchaînent les unes aux autres, en dépit d'une relative hégémonie de la synthèse IS-LM dans les années d'après-guerre [Dostaler & Beaud, 1993]. Il s'ensuit que les lois de l'économie sont moins à découvrir, après essais et erreurs, qu'à façonner, par les anticipations auto-réalisatrices. En tant qu'elle supplée aux irréductibles incomplétude et

6. Keynes [1973, p. 77].

7. Keynes [1998, p. 169].

8. Keynes [1973, p. 402].

9. Au cours de la fameuse controverse avec Tinbergen, Keynes flétrit l'économètre en écrivant qu'il se livre à de « l'alchimie ». Un rien condescendant, il concédera : « Mais Newton, Boyle et Locke ont tous joué avec l'alchimie. Alors laissons-le poursuivre sur cette voie. » [Keynes, 1987, p. 320] De fait, il soutiendra la création de la société d'économétrie. Voir également [Le Héron, 2006].

10. *Ibid.*, p. 356.

imperfection des connaissances, la psychologie est au cœur du système (voir schéma). Remarquons la position en surplomb de l'état de confiance, qui vient alimenter toutes les autres variables.

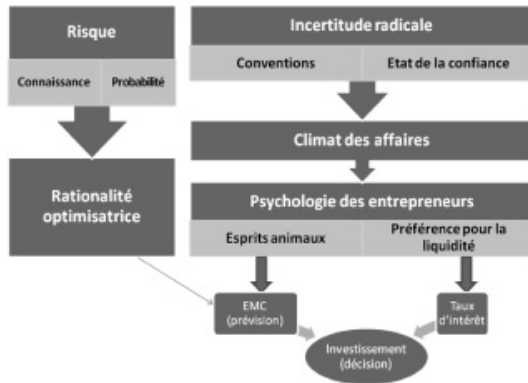


Schéma 2. Psychologie keynésienne de l'investissement

« Dans le chapitre 12, Keynes semble apercevoir soudainement toute la puissance de ce qu'il était en train d'élaborer¹¹. » Il est indéniable que l'un de ses apports les plus originaux a trait au concept d'esprits animaux, introduit de la façon suivante :

« [U]ne grande partie de nos activités positives dans l'ordre du bien, de l'agréable ou de l'utile procèdent plus d'un optimisme spontané que d'une prévision mathématique. Il est probable que nos décisions de faire quelque chose de positif dont les conséquences s'échelonnent sur de nombreux jours ne peuvent pour la plupart être prises que sous la poussée des esprits animaux – d'un besoin spontané d'agir plutôt que de ne rien faire – et non en conséquence d'une moyenne pondérée de bénéfices quantitatifs multipliés par des probabilités quantitatives¹². »

Déjà, dans la *Treatise on Probability*, il était question de décisions prises « en vertu d'un jugement intuitif à propos de la situation globale, et non en vertu d'une déduction arithmétique¹³ ». Il y a donc prolongement de la réflexion d'un livre à l'autre, le même sillon continuant de se creuser [O'Donnell, 1990].

11. Shackle [1988, p. 42].

12. Keynes [1998, p. 176]. Un choix de traduction malencontreux avait conduit Jean de Largentaye à rendre « animal spirits » par « dynamisme naturel ». Nous nous sommes permis, ici, de rétablir la notion.

13. Keynes [1973, p. 345].

Tout au long du chapitre 12, Keynes usera alternativement des termes : « besoin spontané d'agir », « optimisme naturel », « dynamisme », « activité spontanée », « caprice », « sentiment »... En effet, notre état d'ignorance relative ne nous empêche pas d'arrêter des décisions. Plus loin, Keynes évoque le « délicat équilibre de l'optimisme naturel ». De fait, agir, c'est « triompher des forces secrètes du temps », percer un futur d'autant plus insaisissable que l'incertitude l'entourant est radicale. D'où le caractère chancelant de l'optimisme de l'entrepreneur, pour qui diriger sa société s'apparente à un numéro de funambulisme. Décision après décision, il doit se maintenir en équilibre, le précipice de la faillite ne demandant qu'à l'engloutir.

« Lorsqu'on évalue les perspectives de l'investissement, il faut donc tenir compte des nerfs et des humeurs, des digestions même et des réactions au climat des personnes dont l'activité spontanée les gouverne en grande partie¹⁴ », ajoute-t-il dans un passage déterminant.

Où l'on voit que les esprits animaux relèvent de la météo des sentiments (« réactions au climat [politique et social] »), sur laquelle les individus ont peu de prise (« dont l'activité spontanée les gouverne en grande partie »). Arrêtons-nous un instant sur le choix de ce verbe. « Gouverne » s'emploie pour désigner un pouvoir souverain. L'idée de passivité est impliquée par son usage, puisque ce ne sont pas les « personnes » qui agissent mais l'activité qui les « gouverne ». Par là, Keynes nous donne l'impression que les entrepreneurs sont en quelque sorte victimes de leurs esprits animaux, à la traîne de leurs impulsions. On est loin du choix rationnel effectué au préalable parmi un ensemble d'options possibles !

L'expression « nerfs, humeurs, digestions et réactions au climat » renvoie à un champ lexical précis, celui du corps. Par où Keynes souligne combien décision et action ont un caractère quasi réflexe. Ce serait finalement le corps qui parlerait, bien plus que la raison. Le corps, c'est-à-dire les passions les plus viscérales, les émotions les plus profondes.

Serait-on pour autant fondés à y voir la marque de l'irrationnel ?

Non, nous prévient-il. « Ne nous hâtons pas de conclure que toute chose dépend de fluctuations psychologiques irraisonnées », évoquant les « *effets compensateurs* » des conventions dont le rôle est de réduire l'incertitude. Ainsi ces dernières constituent-elles, en quelque sorte, un substitut à une impossible connaissance parfaite. « En tant qu'êtres humains, nous sommes

14. Keynes [1998, p. 176].

contraints d'agir. La paix et le confort de l'esprit nécessitent que nous nous cachions à nous-mêmes l'étendue de notre ignorance. Pourtant, nous avons besoin d'être guidés par quelque hypothèse. Nous tendons de fait à substituer au savoir hors de portée certaines conventions » [Keynes, 1987, p. 124]. Le rôle des conventions chez Keynes, bien connu, a été analysé en profondeur depuis des décennies [Orléan, 1994 ; 2009 ; Barrère, 1990 ; Favereau, 1988]. « Il est préférable pour la réputation d'échouer avec les conventions que de réussir contre elles » ironise-t-il. Ces conventions, qui émergent à un niveau macro, forment la base de la psychologie individuelle. Elles sont des réducteurs d'incertitude, qui permettent de substituer la confiance à l'ignorance relative [Shackle, 1972]. Aussi les esprits animaux ne surgissent-ils pas nus ; ils viennent habillés de conventions. En première approximation, ces dernières peuvent se voir comme des raisonnements déjà là, plus à faire, largement partagés au sein d'une communauté. De façon plus générale, le choix rationnel de maximisation de l'utilité sous contraintes peut être vu, dans une optique keynésienne, comme l'exception d'une règle dessinée par les esprits animaux. « Notre besoin inné d'activité constitue le véritable moteur des affaires, nos moi rationnels [*rational selves*] choisissant de leur mieux entre les solutions possibles, calculant chaque fois qu'ils le peuvent, mais s'effaçant souvent devant les impulsions dues au caprice, au sentiment ou à la chance¹⁵. » (Nous rétablissons le terme d'origine, remplacé dans la traduction de Largentaye par le très imprécis « notre cerveau ».) Il y a ainsi, pour Keynes, dualité des anticipations de long terme : le mode par défaut est celui, ancré dans les émotions, des esprits animaux, mais cela n'empêche pas, quand on le peut, d'avoir recours au calcul.

Mais si les esprits animaux ne calculent pas, comment prévoient-ils le rendement des investissements envisagés ? Un indice crucial a été glissé en note de bas de page au début du chapitre 12 de la *Théorie générale*, où Keynes renvoie à son *Treatise on Probability*. Or, dans cet ouvrage, le raisonnement en incertitude fait appel à des jugements analogiques, c'est-à-dire des évaluations essentiellement qualitatives de la ressemblance entre événements ou/et propositions. La situation future, dans toute sa complexité, sera-t-elle *similaire* à un agencement de caractéristiques connues ? est ainsi la question implicite que se poseraient les esprits animaux et à laquelle ils répondent de manière simple.

15. *Ibid.*, p. 177.

Pour résumer sur ce point : les esprits animaux ne s'appuient pas sur le calcul probabiliste mais sur un jugement analogique charnel, ancré dans les émotions, les bases duquel sont fournies en partie par les conventions.

1.3. L'habitus ou la connaissance par corps

Cet aspect charnel de l'action constitue également le point saillant de l'analyse menée par Bourdieu.

« Le monde est compréhensible, immédiatement doté de sens, parce que le corps, qui, grâce à ses sens et à son cerveau, a la capacité d'être présent à l'extérieur de lui-même, dans le monde, et d'être impressionné et durablement modifié par lui, a été longuement (dès l'origine) exposé à ses régularités. Ayant acquis de ce fait un système de dispositions accordé à ces régularités, il se trouve incliné et apte à les anticiper pratiquement dans des conduites qui engagent une connaissance par corps assurant une compréhension pratique du monde tout à fait différente de l'acte intentionnel de déchiffrement conscient que l'on met d'ordinaire sous l'idée de compréhension. Autrement dit, si l'agent a une compréhension immédiate du monde familier, c'est que les structures cognitives qu'il met en œuvre sont le produit de l'incorporation des structures du monde dans lequel il agit, que les instruments de construction qu'il emploie pour connaître le monde sont construits par le monde. Ces principes pratiques d'organisation du donné sont construits à partir de l'expérience de situations fréquemment rencontrées et sont susceptibles d'être révisés et rejetés en cas d'échec répété¹⁶. »

Ce « savoir », intuitif, quasi réflexe, fonctionne à la manière d'une potentialité ; il vient d'une exposition aux régularités sociales de ce monde. Ce sens pratique a pour nom « habitus ». Pourquoi « sociales » ? Parce que les individus ne naissent pas dans un monde vierge ; les individus qui les ont précédés leur lèguent une société, caractérisée par ses règles et ses interdits, ses conventions et ses non-dits. Or, sur ce passé, ils ne peuvent avoir de prise. Il fait partie d'eux, sous la forme incorporée des habitus, traduisant par des « dispositions, une position différentielle dans l'espace social, [et] qui fonctionne dans la pratique sans accéder nécessairement à la représentation explicite¹⁷ ». Les habitus sont à la fois schèmes de perception, d'évaluation et de pratiques qui permettent aux individus de s'orienter d'instinct et d'agir spontanément. Si les dispositions s'attachent aux positions, c'est qu'elles sont dues au volume et à la structure des différentes sortes de capitaux détenus

16. Bourdieu [1997b, p. 163].

17. Bourdieu [1989, p. 9].

(économique, culturel, social, symbolique) que les agents cherchent à accumuler, à la fois mobilisables, dans une visée stratégique, et poussant à l'action, dans une optique structurale. La notion d'habitus est inséparable de celle de champ (voir plus loin, section 2.2). Les anticipations des habitus sont de nature analogique [Bourdieu, 1979] et, par là, qualitative. L'habitus, comme « sens du jeu », est une « sorte d'induction pratique fondée sur l'expérience antérieure » [Bourdieu, 1994, p. 155]. De fait, il consiste en une « généralisation pratique » [Bourdieu, 1997b, p. 71] de l'expérience quotidienne permettant de « maîtriser les problèmes de *même forme* » [*id.*, p. 71 : nous soulignons].

À première vue, on a là une conception très proche de celle des esprits animaux, en ce que les deux mettent en avant l'aspect corporel, non calcateur, de l'action, et qu'ils insistent sur les pouvoirs de l'analogie. L'habitus est bien sûr de nature sociologique mais, justement, tout individu s'insère dans une société, même les entrepreneurs, et l'auteur de la *Théorie générale* ne s'est pas fait faute d'analyser la place, cruciale, dévolue aux conventions, si bien que, en première approximation, on peut y voir un prolongement de l'analyse keynésienne.

Notons que la conception probabiliste de Bourdieu diffère quelque peu de celle de Keynes, sans que les conclusions théoriques divergent. À ses yeux, les probabilités sont à la fois d'ordre ontologique et épistémique. Elles existent en tant que telles (elles sont « objectives ») au niveau macro, et font l'objet d'une appréhension imparfaite, non calculée, de celles-ci, au niveau micro, rebaptisée « espérance subjective » [Bourdieu, 1980]. La filiation est clairement établie : « L'on tient, avec Popper, les valeurs prises par les fonctions de probabilité comme des mesures de la force de propension à se produire des événements correspondants¹⁸ ». Dès 1957 [Popper, 1980, 1992], Popper se ralliait à une théorie des probabilités originale et relativement en avance sur son époque. Jusqu'alors, elles étaient vues, dans leur version ontologique, comme rapports de fréquences d'événements (par exemple sur cent cygnes, tant sont noirs) dues aux perturbations de causes accidentelles par rapport à l'action d'une cause constante. La causalité était conçue comme succession d'événements (si A, alors nous avons tant de chances « d'obtenir » B) ; Popper change la perspective en succès d'événements (il y a causalité si A augmente les chances d'obtention de B). La probabilité est affaire de forces ou propensions matérielles.

18. Bourdieu [1997b, p. 256].

Le plus clair du temps, les individus – Bourdieu parle plus volontiers « d'agents » – ont recours, au quotidien, à leur habitus, faisant l'économie du calcul maximisateur de la théorie néo-classique. Ce dernier reste possible, mais il n'est guère fréquent en regard du gros de nos actions. Là aussi, il constitue une exception d'une règle plus générale faisant la part belle à la mise en œuvre spontanée d'un sens pratique incorporé. « Ils peuvent se conduire de telle manière que, à partir d'une évaluation rationnelle des chances de réussite, il apparaît qu'ils ont eu raison de faire ce qu'ils ont fait, sans qu'on soit fondé à dire que le calcul rationnel des chances ait été au principe du choix qu'ils ont accompli¹⁹. »

C'est justement là que le bât blesse Olivier Favereau. Comme dans l'orthodoxie économique, « les agents sont supposés disposer d'une représentation correcte du monde et de ses lois de fonctionnement, celle-là même qu'utilise le théoricien ».²⁰ Il convient, dès lors, de s'interroger sur la rationalité des conduites et d'aller au-delà de ces premières impressions quant à la convergence entre esprits animaux et habitus.

2. Anticipations rationnelles, anticipations raisonnables : nos actions sont-elles ajustées au monde ?

Pour comprendre le trouble de Favereau, il faudra s'autoriser un léger détour par la théorie dominante (*mainstream*) de la rationalité (1). Il sera temps, alors, de la mettre en parallèle aux analyses bourdieusiennes générales (2). La question centrale de l'ajustement de nos actes au monde, à quoi l'on peut ramener celle de rationalité, doit être également posée aux esprits animaux (3). À cette condition seulement pourrons-nous établir si les deux concepts se recourent, divergent ou se prolongent.

2.1. La théorie du choix rationnel

Afin d'obvier à toute ambiguïté terminologique, commençons par définir ce qu'est la rationalité. La distinction opérée par Walliser [Walliser, 2000] nous semble la plus judicieuse. Celle-ci se subdivise en deux. Sa composante cognitive est orientée vers la vérité, tandis que sa composante instrumentale, tournée vers l'action, vise l'adéquation des moyens aux fins. Il est bien évident que les deux s'articulent étroitement. Pour ce qui est de la première,

19. Bourdieu [1994, p. 150].

20. Favereau [2001, p. 271].

Elster [Elster, 2010] a proposé de disjoindre la recherche d'informations de leur traitement en vue de produire une connaissance²¹. Seulement, la dichotomie opérée ne paraît ni claire ni opérante. Toute recherche obéit à un principe directeur, fût-il inconscient, principe en lui-même fruit d'une certaine connaissance, fût-elle imparfaite et incomplète. Le cerveau n'est pas une machine à broyer des données pour en tirer de l'intelligence ; il ne va pas à la pêche aux informations indépendamment du produit de sa pêche. Autrement dit, recherche et traitement d'informations participent d'un même élan vers la vérité. Quant à la seconde, sa forme instrumentale, il lui a souvent été adjointe une rationalité axiologique [Steiner, 2007 ; Boudon, 2003 ; Boudon, 2005]. Celle-ci viserait l'adéquation des actions à des valeurs. Que l'on nous permette d'exprimer un certain scepticisme. Une valeur constitue tout simplement un autre type de fin, si bien que c'est toujours l'adéquation aux fins qui est poursuivie, quelle que soit la nature de ces dernières. Rappelons que la grande force du programme néoclassique de la rationalité consiste justement en ce que les objectifs des individus ne leur sont jamais attribués par le modélisateur (voir par exemple [Arrow, 1983]).

Arpentons le versant « cognitif » de la rationalité orthodoxe. Trois grandes familles de modèles se détachent. Dans la première, une liste d'états de la nature se présente au décideur, lequel peut attribuer à chacun d'entre eux une probabilité et lui associer une conséquence, appelée « préférence », chiffrable, stochastique ou non. Nous obtenons ainsi le cadre général du modèle d'utilité espérée. Les développements de l'économie comportementaliste sont, dans leur grande masse, à rattacher à cette famille, vu qu'ils se « contentent » d'introduire une variable de déformation des probabilités ou des préférences pour rendre compte des anomalies détectées (aversion pour le risque dans le domaine des gains, préférence pour le risque dans le domaine des pertes, aversion pour les pertes, effet de dotation, etc.) [Kahneman & Tversky, 1992 ; Fox & Poldrack, 2009]. Comme l'admettent certains de ses représentants les plus éminents : « La plupart des articles de [l'économie comportementaliste] modifient une ou deux hypothèses de la théorie standard dans le sens d'un plus grand réalisme » [Camerer & Loewenstein, 2004, p. 2]. Même avec des probabilités non additives [Einhorn & Hogarth, 1987 ; Gilboa, 1987 ; Schmeidler, 1989], non linéaires [Quiggin, 1982 ; Yaari, 1987], non uniques [Gärdenfors & Sahlin, 1982 ; Gilboa, Postlewaite, Schmeidler, 2008], et

21. Au vrai, Elster en a rajouté deux autres : la rationalité adaptative (les croyances s'ajustant aux désirs, et inversement) et la rationalité émotionnelle. Quoique ces deux notions renvoient à de vrais phénomènes, ils viennent plutôt brouiller l'intelligibilité de l'analyse : dans toute action, il s'agit de savoir si on est dans le vrai, et si nos moyens sont adaptés.

même avec des préférences stochastiques [MacFadden, 2000], la démarche demeure la même : maximiser une fonction mathématique. En dépit de la vigueur des critiques adressées à la première [Simon, 1978], la deuxième est d'inspiration très similaire puisqu'il s'agit des modèles de rationalité limitée, proposés originellement par Simon [Simon, 1979 ; Simon, 1982]. Il s'agit également de multiplier probabilités et utilité ; seulement, au lieu de chercher à maximiser, l'individu opte pour la première solution qui dépasse un certain seuil ou critère défini à l'avance [par exemple, Gigerenzer, 2001] ou, si plusieurs sont satisfaisantes, celle qui l'est le plus : « Selon cette théorie du comportement "satisfaisante", l'individu examine les alternatives ouvertes à lui, et si un sous-ensemble de ces dernières est perçue comme satisfaisante, il choisit l'une d'elle (vraisemblablement la meilleure du sous-ensemble). » [Simon & Stedry, 1969, p. 279] D'où l'importance de l'histoire, puisque la première solution satisfaisante (*satisficing*) rencontrée peut ne pas être optimale. Il en découle des phénomènes de dépendance au sentier (*path-dependency*) largement étudiés. La troisième famille de modèles est issue de la théorie des jeux [Von Neumann & Morgenstern, 1944 ; Binmore, 1990]. Comme les deux autres, elle fait aussi appel aux probabilités et à l'utilité. La différence principale réside dans le centre d'analyse : l'interaction. Il s'agit de prendre en compte, de façon paramétrique, des actions possibles de l'individu avec lequel on est en relation. Les deux autres familles, elles, n'hébergeaient le cocontractant que dans la chambre non éclairée de préférences exogènes. De ce point de vue, la théorie des jeux est plus proche du réel puisqu'elle essaie d'endogénéiser, dans des limites chiffrées par l'expérimentateur, ces mêmes préférences [Yildizoglu, 2004]. D'une façon ou d'une autre, ces trois familles visent la maximisation sous contraintes. Dans la théorie des jeux, il s'agit de choisir, compte tenu de la réaction prévisible de l'individu avec lequel on interagit, la solution qui offre la récompense la plus élevée, dût-on aboutir à une solution sous-optimale du point de vue de la collectivité. La rationalité limitée, quant à elle, peut être considérée comme une variante des modèles classiques étendus aux situations où l'on ne peut dresser à l'avance la liste des états de la nature : il nous faut alors nous contenter, en quelque sorte, de la première circonstance qui nous paraît « la meilleure », même si l'on réalise, après coup, qu'il en existait d'autres, plus optimales²².

22. La ligne de partage entre orthodoxie et hétérodoxie traverse le courant de la rationalité, voilà notre hypothèse. Dès lors que l'on quitte les délices des fonctions mathématiques pour leur préférer ceux des algorithmes simples ou des règles décisionnelles qualitatives, on penche du côté hétérodoxe. Certains modèles d'un Reinhart Selten, insistant sur l'aspect qualitatif des décisions et se méfiant des probabilités [Selten, 2001] ou d'un Gigerenzer avec ses heuristiques fastes et frugales [Gigerenzer & Goldstein, 1996] nous semblent se tenir à la frontière.

Reste à répondre à l'objection de bon sens : pourquoi une telle orgie mathématique alors que, à l'évidence, les individus n'ont pas la tête farcie de chiffres précis ? L'analogie astucieuse et séduisante mise en avant pour dévier les coups de la critique, celle d'une parenté entre raisonnement probabiliste et utilisation du langage, ce dernier requérant des opérations très complexes réalisées de manière totalement inconsciente et automatique, ne résiste pas à l'examen empirique [Kahneman, 2011].

L'orthodoxie microéconomique s'est longtemps distinguée par l'acception subjectiviste de son approche des probabilités, suivant en cela les brisées de Ramsey [Ramsey, 2003] et Savage [Savage, 1954]. La démarche, considérablement raffinée depuis, consiste à poser que le degré de croyance peut s'évaluer par « la propension à agir sur la base de cette croyance²³ ». D'où l'idée d'examiner l'action que l'on serait prêt à réaliser pour en déduire la croyance. Ramsey illustre sa méthode par le choix de deux chemins à un embranchement. « Je propose par conséquent d'utiliser la distance que je serais disposé à franchir comme mesure de la confiance en mon opinion²⁴ ». La méthode est généralisée *via* le pari : l'on pourrait mesurer le degré de croyance d'un individu aux sommes qu'il serait enclin à miser sur son action. Ce subjectivisme n'a de chances de correspondre au monde que si celui-ci est de nature ergodique, c'est-à-dire homogène et répétitif [Davidson, 1991 ; 1996]. C'est seulement sur la base de cette supposition que probabilités subjectives et probabilités objectives peuvent coïncider, comme dans la variante forte des « anticipations rationnelles » [Mishkin, 2007] ou les théories du capital humain à la Becker [Becker, 1992]. Sans doute s'agit-il là d'une déviation par rapport à l'approche originelle relevant du subjectivisme, quoique l'on puisse tout aussi bien soutenir qu'il existe également un tropisme objectiviste dans le programme orthodoxe, symbolisé notamment par les modèles d'équilibre général walrassiens [Walras, 1988 ; Debreu, 1984 ; Hahn, 1978 ; Guerrien, 1989 ; Cartelier & Frydman, 2001]. Cette oscillation, ou cette contradiction, permet de jouer sur les deux tableaux : accorder une place de choix à la psyché humaine au plan micro, ne pas l'égarer trop loin des sentiers balisés de la rationalité et de l'équilibre au plan macro. De fait, même si les décisions peuvent n'être pas optimales à court terme, elles tendent à l'être sur le long terme. La rationalité se situe au niveau ex-ante, au moment de la prise de décision, et ex-post, par l'apprentissage. Toute erreur finit redressée dans une maison de correction

23. Ramsey [2003, p. 164].

24. *Ibid.*, p. 168.

bayésienne. Tôt ou tard, l'individu finit par partager la vision du monde du modélisateur.

Pour Bourdieu, nous l'avons vu, les individus « peuvent se conduire de telle manière que, à partir d'une évaluation rationnelle des chances de réussite, il apparaît qu'ils ont eu raison de faire ce qu'ils ont fait ». Peu importe, alors, qu'ils ne l'aient pas fait intentionnellement, ex-ante, si, ex-post, on s'aperçoit que tout se passe *comme si* ils l'avaient fait. Troublante méthode qui a des accents friedmaniens [Friedman, 1995]. En première analyse, Favereau semble avoir raison en pointant la convergence de vues entre orthodoxie économique et orthodoxie bourdieusienne : là où la première promeut une rationalité ex-ante, au moment de la prise de décision, la seconde se traduit par une rationalité ex-post, après application du sens pratique. Dans un cas comme dans l'autre, il semble y avoir adéquation de l'action individuelle aux structures de l'économie. Voilà qui reste à examiner plus en détail.

2.2. Champ et habitus : accords et désaccords

Une communauté humaine ne saurait fonctionner sans règles, fussent-elles implicites ou tacites. Au sein de toute société coexistent une pluralité de logiques. L'espace social est divisé en champs. Ces divers univers s'emboîtent les uns dans les autres, un peu à la manière d'une collection de poupées gigogne. Un champ général, englobant, résume les diverses positions et représente la place occupée dans la hiérarchie sociale, c'est-à-dire le pouvoir détenu. Le social est, par essence, conflictuel. Chaque champ fonctionne selon sa logique propre, ou *nomos*, irréductible à celui d'un autre, quoiqu'il soit possible de dégager des lois générales, abstraites, de fonctionnement. L'enjeu de chaque champ est mouvant ; la définition des enjeux légitimes fait partie des enjeux du champ, « à la fois champ de force et champ de luttes pour transformer ces rapports de forces²⁵ ». Les ressources (ou capitaux de diverses natures : économique, culturel, social, symbolique) qui y signent la consécration sont à la fois rares et inégalement distribuées. Autrement dit, le volume et la structure des capitaux détenus définissent la position sociale à travers le prisme du *nomos*. D'où une hiérarchie qui s'établit, selon que les agents se situent plutôt vers le pôle dominant ou dominé du champ. La loi du capital est universelle : il s'échange, se dilapide, s'accumule, si bien que les positions auxquelles il permet l'accès ne sont pas figées, les agents mettant en œuvre des stratégies de reproduction ou de mobilité.

25. Bourdieu [2000b, p. 61].

La déclinaison de la notion rend des services éminents. Mais elle a toute l'opacité des évidences naturelles. De fait, Bourdieu s'est bien gardé d'entrer trop en profondeur dans la mélasse gluante des détails ingrats. L'analogie présente des limites, notamment pour ses variantes symbolique et sociale. Certains auteurs en ont déduit qu'il s'agissait de formes de « méta-capitaux », dépourvus de contenu propre, démultipliant les effets de leurs homologues économiques et culturels [Godechot & Mariot, 2004]. Ils ont raison dans leur malaise, mais non dans les réponses qu'ils y apportent. En effet, les capitaux symbolique et social n'ont pas moins de contenu propre que le capital économique, puisque ce dernier peut prendre toute forme : il n'est pas de marchandise qui ne puisse en tenir lieu, dès lors qu'elle est reconnue par tous les cocontractants comme légitime pour l'échange [Polanyi, 1983 ; Aglietta & Orléan, 2002]. On peut même soutenir que, à la base du capital économique, la monnaie, il y a le symbole le plus puissant qui soit, celui de la souveraineté [Aglietta & Orléan, 1998]. On n'en est pas pour autant fondé à parler de méta-capital car la possession de capital économique influe sur la structure du capital symbolique détenu. Reste que, comme nous l'avons signalé, l'analogie ne fonctionne pas entièrement. Au vrai, au contraire de l'économique, le capital social se dilapide par l'inaction, presque naturellement. Il n'y a pas vraiment de rente possible. De même, il n'y a pas toujours de conversion : faire appel à son réseau (c'est-à-dire « dépenser son capital social ») en vue d'obtenir des avantages symboliques ou économiques n'en diminue pas nécessairement la taille ou l'efficacité, hors les cas d'abus ou de sur-sollicitation. Bien sûr, la personne de qui l'on obtient un service peut s'attendre à ce qu'on lui retourne, un jour ou l'autre, la faveur ; le capital ne diminuera alors que si l'on s'abstient de le faire. Si l'on cherche à regarder plus attentivement une pièce de capital social, ce que nous avons déjà commencé à faire, on aperçoit, côté pile, une ressource immatérielle (informations transmises ou obtenues), côté face, une ressource matérielle (mobiliser les énergies des uns et des autres).

Le champ n'existe pas en dehors des agents qui le composent. Mieux : ce sont ces derniers qui le constituent. La structure ne leur préexiste pas, elle épouse les contours mouvants de leurs luttes. « C'est dans la relation aux différentes sources de champ, c'est-à-dire entre les différentes entreprises de production, que s'engendrent le champ et les rapports de force qui le caractérisent²⁶. » Mais, un peu à la manière des hommes selon Marx, qui font l'histoire sans savoir l'histoire qu'ils font, il est des lois de fonctionnement des champs qui échappent à la conscience de ceux qui s'y engagent. De fait,

26. Bourdieu [2000a, p. 235].

l'apport de l'analyse bourdieusienne tient en la dissection d'un inconscient social incorporé dans les habitus et en la description fine de la dimension quasi-réflexe (conditionnée et conditionnelle) de l'action. La position au sein du champ est au principe des prises de position. Toute action est relationnelle et dispositionnelle. Elle découle de la confrontation de l'habitus au champ et explique qu'elle peut être couronnée de succès sans viser une fin explicite.

L'habitus est tout à la fois structure de préférences, principe de perception et sens pratique, c'est-à-dire fondement corporel, non délibératif, de l'action. Il ne tombe pas du ciel mais résulte de l'exposition aux régularités de la vie en société et de l'imprégnation insensible qui en résulte. Il s'ajuste plus ou moins aux nécessités du jeu social, à savoir des champs. « L'agent n'est jamais complètement le sujet de ses pratiques : à travers les dispositions et la croyance qui sont au principe de l'engagement dans le jeu, tous les présupposés constitutifs de l'axiomatique pratique du champ [...] s'introduisent jusque dans les intentions en apparence les plus lucides²⁷. » Histoire faite corps, l'habitus rencontre au quotidien l'histoire faite chose, les champs. Bourdieu aime à résumer sa théorie de l'action par l'équation : habitus + champ = action.

Ici surgit la pomme de discorde. L'équation précédente peut se lire de manière mécanique, et nombreux sont les théoriciens à avoir intenté à Bourdieu un procès en déterminisme. Force est de reconnaître le caractère péremptoire de certaines formulations, qui ont pu laisser penser que cela était le cas : « orchestration sans chef d'orchestre », « pratiques immédiatement ajustées aux structures », « accord entre le sens pratique et le sens objectif²⁸ »... Il n'est, dès lors, pas étonnant que Favereau ait cru déceler une « circularité habitus/champ » ou une « configuration de complète reproduction, avec des agents individuels dont la rationalité s'accorde parfaitement (donc exclusivement) avec cette configuration de complète reproduction²⁹ ». De même, aux yeux de Richard Sobel et Nicolas Postel, entre habitus et champ, il n'y aurait qu'un monologue du social [Postel & Sobel, 2006]... Pareilles interprétations sont sans doute excessives. En effet, à la différence des sciences naturelles, où la très large majorité des phénomènes étudiés n'ont pas de point de vue sur eux-mêmes, tout individu est inclus dans les divers univers sociaux, et y est mu par des intérêts propres, et il porte en conséquence un jugement sur lui-même et la société, source *potentielle* de

27. Bourdieu [1997b, p. 166].

28. Ces citations sont toutes extraites de [Bourdieu, 1980, p. 97-100].

29. Favereau [2001, p. 284].

résistance face aux dévoilements de l'analyse sociologique. C'est pourquoi Bourdieu a souvent forcé le trait pour inciter à la prise de conscience : parlant d'« outrances inutiles », évoquant « la tentation de “tordre le bâton dans l'autre sens”, pour surmonter les résistances³⁰ ». Plus fondamentalement, les critiques oublient de signaler que l'habitus est propension, tendance et non pas ordre impérieux. Certainement ces « outrances inutiles » sont-elles à l'origine de la lecture peu vigilante des textes mêmes cités par Favereau à l'appui de sa thèse : « les agents forment, *dans la grande majorité des cas* [...] des espérances raisonnables, c'est-à-dire ajustées aux chances objectives » ; « l'habitus *contribue* à déterminer ce qui le détermine » ; « les habitus [...] *peuvent* être objectivement adaptés à leur but »³¹... Les lois dégagées par Bourdieu sont des corrélations statistiques : « S'il est exclu que tous les membres de la même classe (ou même deux d'entre eux) aient fait *les mêmes expériences et dans le même ordre*, il est certain que tout membre de la même classe *a des chances plus grandes* que n'importe quel membre d'une autre classe de s'être trouvé affronté aux situations les plus fréquentes pour les membres de cette classe³². » Interprète perspicace, Lordon voit en elles non seulement des « lois d'agrégation qui, comme telles, n'excluent nullement la divergence de quelques destins individuels », mais aussi des régularités nées d'habitus « générateurs sous-déterminant de comportements³³ ». Ceux-ci ne relèvent pas de « la logique de la vertu dormitive » chère aux médecins du temps de Molière³⁴ car les dispositions dont il est question doivent s'entendre « au double sens de capacités et de propensions³⁵ ». L'habitus est aiguillon et non aiguille (d'horloge). La nuance est très importante. Nous avons vu plus haut que le principe causal de Bourdieu est celui de Popper ; ce n'est pas un monde de conditions nécessaires et suffisantes, mais de propensions physiques. Pour en donner un exemple à prendre au sens métaphorique, car il n'y a pas de précision chiffrée possible : je prends telle décision si je fais trois ou plus avec un dé. Dans certains cas, le dé tombera sur un ou deux ; je m'abstiendrai. Dans d'autres cas rigoureusement identiques, le dé tombera sur un chiffre supérieur ; j'agirai. Mais il n'y aura pas plus rationalité dans un cas qu'irrationalité dans l'autre. Il serait aussi absurde de prétendre y voir

30. Bourdieu [1992a, p. 304].

31. Favereau [2001], souligné par nous.

32. Bourdieu [1994, p. 100], souligné par Bourdieu et par nous.

33. Lordon [2003, p. 6].

34. Bourdieu [2000a, p. 263].

35. Bourdieu [2000a, p. 261].

une forme classique de déterminisme ou de circularité habitus-champ que d'affirmer, une fois que le dé a fait « six », qu'il ne pouvait que tomber sur ce chiffre.

Par ailleurs, quatre phénomènes empêchent de lire la théorie bourdieusienne dans un sens mécanique. En premier lieu, toute action ne résulte pas de la mise en œuvre des habitus. Il est des actes accomplis en réponse à une visée intentionnelle, délibérée, voire calculée, ceux-là même sur lesquels se focalise la théorie néoclassique avec la figure tutélaire de l'*homo œconomicus*. Au deuxième chef, une prise de conscience individuelle est possible en dehors même du recours à la sociologie. Bourdieu a suffisamment loué l'acuité sociologique du regard d'un Coluche pour qu'il nous soit permis de ne pas nous appesantir sur ce point. Par ailleurs, les habitus peuvent porter la marque d'une socialité contradictoire, et être ainsi clivés, fragmentés. Enfin, si l'habitus n'est pas l'habitude, mais puissance de renouvellement, structure génératrice de nouvelles préférences, perceptions et pratiques, il peut être sujet à hystérèse. « L'écran que l'habitus introduit entre le stimulus et la réaction est un écran de temps, dans la mesure où, issu d'une histoire, il est relativement constant et durable, donc relativement affranchi de l'histoire³⁶. » L'habitus traduit l'inertie des comportements, la pesanteur de l'identité. Pour autant, il n'est pas immuable et fixe. Produit de l'histoire, il est appelé à évoluer au gré des expériences individuelles. Seulement, pareille accommodation ou actualisation ne se fait pas sans résistance, le passé tendant à se survivre en réinterprétant les événements dans le sens le moins coûteux en termes psychiques pour l'agent ou en cherchant des occasions ou des contextes où il peut se renforcer et ainsi contrebalancer les écarts éventuels entre attentes et réalisations. Aussi est-il tout simplement inexact d'affirmer : « [S]oit l'habitus se structure fondamentalement et initialement autour de la satisfaction de certaines anticipations [...], soit il se restructure continuellement autour des erreurs d'anticipations, inévitablement enregistrées tout au long de l'existence – il faut choisir³⁷. » Que les expériences premières soient surpondérées n'implique pas qu'aucune ne soit possible...

On le voit, la rationalité des habitus, loin d'être parfaite, ne verse pas pour autant du côté obscur de l'incohérence, pas plus qu'elle ne peut être assimilée à la démarche de l'orthodoxie économique. Bourdieu préfère parler d'anticipations raisonnables. Nous le suivrons sur ce point. Quand rationalité il y a, elle se joue au niveau macro, autant que micro : à l'échelle

36. Bourdieu [2000a, p. 260].

37. Favereau [2001, p. 263].

sociale, il s'agit d'une constatation statistique, générale ; au plan individuel, l'habitus est propension, aiguillon, tendance au lieu d'être ordre impérieux.

2.3. Esprits animaux, conventions et anticipations auto-réalisatrices

La littérature sur les esprits animaux est, c'est le moins que l'on puisse écrire, loin d'être pléthorique. Quelques économistes néokeynésiens et comportementalistes s'y sont essayés. Les esprits animaux sont-ils rationnels ? Dans un essai retentissant, Akerlof et Shiller [2009] les plongent dans une marmite où bouillonnent « motivations non économiques », « confiance, tentations, envie, ressentiments, illusions³⁸ »... Pour eux, pas de doute, les « préoccupations d'équité », la « vulnérabilité aux tentatives de corruption » et la « répulsion envers les actes immoraux des autres », l'« illusion monétaire » et, enfin, un « mode de pensée plus influencé par des histoires vides que par un raisonnement économique³⁹ » constituent autant de manifestations de ces « esprits égarés⁴⁰ », « irrationnels ». Alors que le champ d'application du concept, selon Keynes, englobait les « seules » décisions d'investissement et de spéculation, malgré une formulation très générale qui laissait à penser qu'il s'agissait en fait d'un mode de pensée très répandu dans la vie quotidienne, Akerlof et Shiller l'étendent notamment à la consommation et au marché du travail.

Un peu dans la même veine, Farmer voit dans les esprits animaux l'incarnation de « l'exubérance irrationnelle » [Farmer, 2009]. Ou bien, tout en reconnaissant qu'ils « importent », il en fait une équation de formation de croyances autoréalisatrices suivant une marche aléatoire (*random walk*) [Farmer, 2010]. Il n'en donne à aucun moment de définition précise. Pour ce qui est de De Grauwe, il les rend responsables de « vagues stochastiques d'optimisme et de pessimisme » dans le cadre d'équilibre général walrassien moderne de la DSGE [De Grauwe, 2011], car les agents ne seront jamais à même de saisir pleinement le vrai modèle sous-jacent. Rappelons que ce cadre fait nécessairement appel aux probabilités ou à « l'apprentissage statistique », alors même que Keynes qualifiait « d'esprits animaux » les prévisions *non* probabilistes. Ecueil dans lequel les autres néokeynésiens critiques du concept d'anticipations rationnelles tombent eux aussi, malgré qu'ils en aient. Ainsi,

38. Akerlof & Shiller [2009, p. 4].

39. Chacune de ces déclinaisons des esprits animaux fait l'objet d'un chapitre à part entière. Pour la dernière citation, *ibid.* [p. 73].

40. *Ibid.*, p. 3.

par exemple de Peter Howitt, qui explique : les « anticipations de ventes de la firme [sont] formées initialement sur la base des esprits animaux, puis suivant une règle d'anticipations adaptatives » [Howitt, 2007, p. 72]. En d'autres termes, les esprits animaux forment la base des probabilités *a priori* d'un apprentissage bayésien. Le paramètre $xMax$ de son modèle, censé en être une traduction, est ainsi une variable aléatoire. Ce faisant, non seulement il opacifie plus qu'il n'éclaire la complexité, mais il lui donne une forme qu'elle n'a sans doute pas. En outre, il se situe toujours dans la dichotomie rationnel/irrationnel. Pour rendre justice à ces économistes néokeynésiens, il est vrai que les esprits animaux semblent se prêter difficilement à la modélisation, surtout si l'on prend au sérieux les mises en garde de Keynes contre l'usage intempestif des probabilités.

Quant à Loewenstein et O'Donoghue, économistes comportementalistes en vue, ils proposent un modèle intéressant de dualité cognitive : aux côtés du système délibératif rationnel agirait un système affectif, siège des esprits animaux [Loewenstein & O'Donoghue, 2004]. Le second se mettrait en branle avant le premier ; de là le sentiment, parfois, d'être double ou écartelé par les contradictions. Toutefois, le premier peut contrôler ou réfréner les impulsions du second. Il est le cavalier quand l'autre est la monture : par moments celle-ci s'emballe et n'écoute rien, ou alors avec beaucoup de réticences et de retard. À partir de là, les auteurs élaborent un modèle ingénieux d'équilibre entre systèmes cognitifs, le délibératif cherchant à égaliser les coûts d'exercice de la volonté nécessaire pour surmonter les élans affectifs déraisonnables et les bénéfiques, reflétés par sa fonction d'utilité, de l'action rationnelle. Si l'analyse s'éloigne de la théorie canonique de l'utilité espérée, elle demeure au large des rivages keynésiens, puisque les esprits animaux sont encore vus comme irrationnels.

Se voulant les fidèles exégètes de la pensée du maître, les post-keynésiens se sont lancés dans le jeu des définitions avec un peu plus de bonheur. Bien qu'ils renvoient à des « facteurs non rationnels », Marchionatti soutient que les esprits animaux ne « sont pas complètement irrationnels » [Marchionatti, 1999]. Pour sa part, Gerrard les voit comme la manifestation « d'une motivation non calculée à agir [...] Pareille propension à agir reflète les aspects non optimisateurs du comportement humain, ce qui n'implique pas nécessairement qu'ils ne peuvent être sujets à analyse systématique » [Gerrard, 1994]. Lorsqu'elle évoque le concept, Carabelli ne se fait pas faute de souligner le rejet, par Keynes, « d'une dichotomie entre rationalité et

irrationalité⁴¹ ». En outre, les esprits animaux se situeraient « entre le corps et l'âme [en tant que] principes non délibératifs d'action raisonnable⁴² ». En peu de mots, la chose est dite. Toutefois, cette appréciation plus nuancée et juste du concept ne s'est pas traduite par un effort d'approfondissement ou une tentative de modélisation aboutie. En particulier, les émotions et le jugement analogique, éléments-clés des esprits animaux, n'ont guère été étudiés par les post-keynésiens. Il est vrai, ces aspects de nos décisions et prévisions sont d'une complexité redoutable.

À première vue, Keynes donne raison aux néokeynésiens, en soulignant, par exemple, l'« état d'esprit capricieux et déréglé des milieux d'affaires⁴³ ». Seulement, les choses sont sans doute plus compliquées et ne tombent pas dans la dichotomie rationnel/irrationnel.

Tout d'abord, l'auteur de la *Théorie générale* ne se fait pas faute d'observer que les bases d'un calcul mathématique « n'existent pas ». Dès lors, on ne saurait confondre mathématiques et rationalité. En outre, nous l'avons vu, Keynes précise explicitement que les esprits animaux ne sont pas irrationnels, car ce sont bien nos « moi rationnels » qui « choisissent » de faire appel à eux quand l'information nécessaire au calcul manque. Certes, le fait de s'en remettre aux esprits animaux entraîne celui du « degré exagéré » des dépressions et périodes d'euphorie économiques. Seulement, « c'est une caractéristique marquante du système économique où nous vivons qu'il n'est pas violemment instable, tout en étant sujet en ce qui concerne la production et l'emploi à des fluctuations sévères. À la vérité, ce système paraît capable de se maintenir pendant un temps considérable dans un état chronique d'activité inférieure à la normale⁴⁴ ». Il y a à cela plusieurs raisons.

« L'état des anticipations de long terme est souvent stable », nous prévient Keynes. D'abord en raison des prophéties autoréalisatrices. L'économie n'étant pas le jeu de lois naturelles contre lesquelles les actions des hommes ne pourraient que buter, mais bien plutôt un songe d'entrepreneurs bercés par les allusions au réel, dans lequel les lois sont pour partie de l'argile molle entre leurs mains, il n'est pas de meilleure justification à l'optimisme... que l'optimisme lui-même ! Bien sûr, il existe des forces de rappel, si bien que

41. Carabelli [1988, p. 219].

42. Carabelli [1988, p. 298].

43 Keynes [1998, p. 318].

44. *Ibid.*, p. 255. Notons ici combien la rédaction peut sembler maladroite : dans l'optique de Keynes, il aurait été plus logique d'écrire « non optimale » au lieu de « normale ».

l'euphorie finit toujours par se dissiper [Galbraith, 1992], mais celles-ci ne sont ni immuables ni régulières.

D'autre part, et cela rejoint le point précédent, les conventions des milieux d'affaires (c'est-à-dire l'accord portant sur les modalités de perception et d'action face à l'incertitude), le climat ou l'atmosphère qui y règne, ne sont pas sans exercer des effets stabilisateurs. Les esprits animaux se dopent à la confiance. Or, celle-ci s'entretient d'elle-même, à tel point qu'Akerlof et Shiller ont décelé un « multiplicateur de confiance ». Ils sont donc tout sauf déraisonnables.

Cependant, le manque peut avoir des conséquences terribles. Plus dure est la chute. Drogue hallucinogène d'un genre un peu spécial, la confiance fait tendanciellement de chaque entrepreneur un Pygmalion. Keynes releva, dans le chapitre 12 de la *Théorie générale*, qu'il valait mieux avoir tort avec le marché que raison contre lui. C'est plus l'action qui tire le réel que l'inverse. Celui-ci est tellement plastique qu'il offre prise aux rêveries collectives. Ainsi faut-il comprendre la remarque de Keynes selon laquelle « si les esprits animaux faiblissent et l'optimisme naturel chancelle, et si par suite on est abandonné au seul ressort de la prévision mathématique, l'entreprise s'évanouit et meurt, bien que les craintes de perte puissent être aussi peu fondées que ne l'étaient auparavant les espoirs de profits⁴⁵ ». Le plus important n'est pas le calcul rationnel, mais l'action d'après des normes partagées (la convention). Dès lors, l'économie a tendance à suivre et à emboîter le pas.

Comme pour les habitus, les anticipations des esprits animaux peuvent être dites raisonnables. Ni complètement ajustées au monde, ni vraiment déconnectées de la réalité, elles tirent l'économie de sa tendance à s'engloutir en elle-même, la laissant dans un état le plus souvent ni catastrophique ni satisfaisant. L'éventuelle rationalité est, le cas échéant, de nature macro ; elle renvoie à des corrélations statistiques globales. L'écart des anticipations individuelles à l'opinion du marché s'inscrit dans la dynamique des prophéties autoréalisatrices. Le marché vit de ces dissensions, tant il est vrai que, en l'absence de désaccord, il ne saurait y avoir d'échange, personne n'étant prêt, sauf cas de force majeure, à céder aujourd'hui contre 100 \$ un bien dont *tout le monde* pense qu'il vaudra 110 demain. Les prophéties autoréalisatrices, phénomène macro par excellence, se nourrissent des défaillances individuelles.

45. *Ibid.*, p. 176.

3. Fondements micro de la macro et/ou macro de la micro ? Au-delà de la dualité holisme/individualisme

Il nous faut ici nous livrer au jeu des définitions liminaires. Avant de poursuivre notre comparaison des théories de la décision et de l'action de Keynes et Bourdieu, il convient d'être au clair sur le sens du terme « holisme ». Celui-ci, rarement délimité dans ses contours sémantiques, recoupe usuellement deux sens. Variante « faible », il s'énonce clairement : le tout est plus que la somme des parties. (*A contrario*, nous obtenons la signification de l'individualisme, pour qui le niveau macro ne résulte que de l'agrégation de toutes les parties micro.) Variante « forte », cela donne : il est des forces, des motivations ou des schèmes de pensée sociaux sur lesquels l'individu ne peut avoir la moindre prise, comme si la société, dotée d'une sorte de volonté propre, se servait de lui à la façon d'une marionnette. Holisme comme individualisme font du cerveau l'initiateur de l'action, le tout étant de savoir si les influences qu'il subit peuvent être maîtrisées ou non. Ainsi que l'analyse finement Pascal Ughetto, le holisme considère que l'individualité est le fruit d'un travail sur soi [Ughetto, 2006]. Suivant la variante, la focale n'est pas la même. Dans un cas (« faible »), elle est centrée sur la société ; dans l'autre (« forte »), elle se rive à l'individu. Il s'agira d'interroger nos deux auteurs avec pour objectifs ces deux variantes.

3.1. Holisme faible

Dès le *Treatise on Probability*, Keynes se fait partisan du holisme.

« Il se pourrait très bien, soutient-il, qu'il y ait des lois tout à fait différentes pour des ensembles de divers degrés de complexité, et les lois reliant ces ensembles pourraient ne pas s'énoncer en termes d'agrégation des parties individuelles. Dans ce cas, les lois naturelles seraient holistes (*organic*) et non pas, comme on le suppose d'ordinaire, individualistes (*atomic*)⁴⁶. »

Dans la *Théorie générale*, la plupart des concepts macroéconomiques ne semblent pas résulter d'une simple agrégation des différentes décisions micro. Cela est clair pour ce qui est de la production et, partant, de la demande effective : du fait que les processus économiques sont à double face, la charge de l'un (l'entrepreneur) étant le produit de l'autre (le salarié), on ne peut raisonner à partir de l'échelle de production individuelle, car une hausse de la production provoquée par une baisse des frais, par exemple, pourrait

46. Keynes [1973, p. 277].

alors se traduire par une chute parallèle du chiffre d'affaires. De même, pour la liquidité. Keynes met en garde contre le « fétichisme de la liquidité » soulignant à plusieurs reprises que ce concept purement micro n'a aucun sens au niveau macro. Concernant les esprits animaux, en revanche, le brouillard s'épaissit considérablement. Concepts microéconomiques, ils semblent relever d'une pure logique d'agrégation. Pourtant, ils dépendent étroitement de l'état de confiance qui, lui, a des résonances plutôt macroéconomiques.

Quant aux analyses bourdieusiennes, il fait peu de doute qu'un champ obéit à des lois de fonctionnement générales ne résultant pas simplement de l'addition des divers habitus qui le constituent. La théorie du célèbre sociologue doit quelque chose au structuralisme triomphant de ses débuts [Pinto, 2002]. Aussi est-ce la structure entière, celle des différents champs entre eux aussi bien que celle des diverses positions individuelles à l'intérieur d'un champ spécifique, qui fait sens. L'action d'un agent n'acquiert sa consistance que rapportée à la structure. Produit de l'histoire (holisme), l'habitus peut changer l'histoire (individualisme). « La relation de l'habitus au champ, dans laquelle l'habitus se détermine en déterminant ce qui le détermine, est un calcul sans calculateur, une action intentionnelle sans intention⁴⁷ » : si nous n'avons prise sur le passé, l'avenir s'offre à nos efforts, sous l'influence du passé. « La notion d'habitus permet [...] de rendre compte de processus sociaux collectifs et dotés d'une finalité objective [...] sans faire appel ni à des collectifs personnifiés posant leurs propres fins, ni à l'agrégation mécanique des actions rationnelles des agents individuels, ni à une conscience ou à une volonté centrale⁴⁸. »

3.2. Holisme fort

De fait, Bourdieu s'est toujours fait le chantre d'un dépassement de « la fausse alternative » entre individualisme et holisme, ou finalisme (détermination par des fins) et mécanisme (détermination par des causes). « Les agents, pour si strictes que soient les nécessités inscrites dans leur position, disposent toujours d'une marge objective de liberté [...] ces libertés s'addition[ant] dans le jeu de billard des interactions structurées⁴⁹. » Si « Les structures mêmes du monde sont présentes dans les structures (ou, mieux, les schèmes cognitifs)

47. Bourdieu [2000a, p. 262].

48. Bourdieu [1997b, p. 186].

49. Bourdieu [1992a, p. 392].

que les agents mettent en œuvre pour le comprendre⁵⁰ », nous pouvons contribuer, non seulement à les transformer, mais à maîtriser tant soit peu nos dispositions. S'agit-il là de propos (presque) entièrement rhétoriques, comme certains ont pu le prétendre [Alexander, 2000 ; Lahire, 1998 ; Corcuff, 2001] ? Rappelons que l'habitus n'est pas déterminisme strict ; « cette notion [est] en un sens très banale (tout le monde accordera que les êtres sociaux sont au moins pour une part le produit des conditionnements sociaux)⁵¹ ». Une prise de conscience, fût-elle partielle et limitée, est possible. Toutefois, on aurait tort de conclure que celle-ci suffit à se libérer de la pesanteur du sens pratique incorporé. Il s'agit clairement d'une condition nécessaire mais non suffisante. De même, les calculs et stratégies conscients ne sont pas exclus. Nous avons vu également que les habitus peuvent être clivés, déchirés, ou faire l'objet d'hystérèse. Il s'ensuit que nos marges de liberté sont loin d'être nulles, même si elles sont moins étendues que celles que l'on souhaiterait s'attribuer spontanément : quoique « [t]oute socialisation réussie tend[e] à obtenir des agents qu'ils se fassent les complices de leur destin⁵² », toute « structure comporte toujours une part d'indétermination⁵³ ».

Les détracteurs ont à la fois raison et tort de souligner l'aspect incantatoire, tournant à vide, de cette articulation de l'individuel au collectif. Raison car, souvent, Bourdieu en est resté au stade de la profession de foi intellectuelle. Rien ne le manifeste mieux, selon ses contempteurs, que la dynamique des champs. Sans doute la théorie bourdieusienne est-elle encore trop à l'état embryonnaire en ce qui concerne l'analyse des changements. Un certain nombre d'entre eux, il est vrai, sont exogènes : accroissement de la population, décalage entre offre et demande de positions dominantes, mutations technologiques, évolutions proprement économiques, etc. Tort car, pour autant, les transformations des champs sont très souvent reliées aux modifications concomitantes des stratégies des agents. Elles sont également endogènes. Aussi, Bourdieu consacre-t-il une vingtaine de pages de *La Noblesse d'État* à l'analyse fine et riche des stratégies mises en œuvre par HEC, l'ENA et l'ENS pour expliquer les changements structurels constatés par ailleurs, de même qu'un chapitre entier au « champ du pouvoir et ses transformations ». Dans *Les Règles de l'art*, il analyse dans le détail les postures de Flaubert, Baudelaire et Zola, à l'origine de bouleversements macro. Sur un plan plus

50. Bourdieu [1997b, p. 180].

51. Bourdieu [1992b, p. 108].

52. Bourdieu [1989, p. 69].

53. Bourdieu [1992a, p. 392].

spécifiquement économique, dans *Les Structures sociales de l'économie*, il rend compte de l'obstination quasi-suicidaire des Maisons Phénix à suivre des stratégies peu adaptées au marché, par la conjonction d'un choc de demande, d'une crise de succession, et des structures et volume de capital détenus par chacun des acteurs en interne, explication sociologique par excellence. Sont endogènes en totalité ou en partie les différentes stratégies des agents, l'intensification de la concurrence au sein des champs, les modifications dans la structure et le volume des diverses sortes de capitaux, la redéfinition des frontières entre champs, l'évolution des relations entre eux... Comme le signale un de ses contempteurs, « ceux qui affirment que son système ne parvient pas à expliquer le changement ont certainement tort⁵⁴ ».

Pour sa part, Keynes ne manque pas de mettre en exergue, dans le fameux chapitre 12, le rôle crucial joué par les conventions, véritable nourriture première des esprits animaux. Aux yeux de certains commentateurs [Davis, 1994 ; Bateman, 1987 ; Bateman, 1991], le plus célèbre des élèves de Marshall aurait changé son fusil d'épaule en cours de carrière, visant d'abord l'intuition avant de prendre pour cible prioritaire la convention. Or cette dernière est éminemment collective ; elle est le raisonnement déjà là, plus à faire, partagé par un grand nombre. Elle oriente la perception et guide l'action. L'influence des individus sur la formation d'une convention est extrêmement limitée, pour ne pas écrire « nulle ». Par là, elle participe du fondement macro de la microéconomie des esprits animaux. Ainsi, également, de la confiance, concept qui peut se définir comme l'optimisme envers l'avenir⁵⁵. L'individu a beau faire, il est impuissant face au climat général des affaires, climat qui ne peut qu'exercer une influence sur le délicat équilibre de l'optimisme spontané de ses esprits animaux. Où l'on voit que les esprits animaux, notion micro par excellence, ne sont pas pour autant dépourvu de fondations macroéconomiques...

Prenons un peu de champ et osons un regard à notre tableau comparatif.

Keynes et Bourdieu s'avèrent ainsi partisans d'une variante faible du holisme, tout en se démarquant d'un strict déterminisme (« holisme fort »). Mieux : si la macroéconomie a des fondements microéconomiques, il apparaît, à l'inverse, que la microéconomie s'érige sur des bases macroéconomiques.

54. Martuccelli [1999, p. 112].

55. Le présent est le non-temps par excellence. Sitôt qu'on essaie de le saisir par la pensée, il fuit ! Au reste, comment le définir ? Comme la plus petite unité de la conscience ? 1 seconde, 1 milliseconde, encore moins ? Toute tentative est condamnée à l'inanité et à l'arbitraire. Shackle [1979] et Bourdieu [1997] ont écrit sur le sujet de très belles pages.

La théorie de l'action orthodoxe repose sur le calcul maximisateur et le choix parmi un ensemble de possibles. À l'instar de Keynes, Bourdieu, au contraire, nous invite à y voir un quasi-langage corporel, sans délibération, habitus et esprits animaux fonctionnant le plus souvent de manière préconsciente, presque automatique. Par ailleurs, il n'y a pas choix du fait de l'homologie entre les positions sociales et les dispositions ou prises de positions, d'une part, et de l'activité spontanée gouvernant les esprits animaux de l'autre.

L'un comme l'autre, les deux théoriciens, portés qu'ils sont à adopter un point de vue critique tout en nuances, ne se font pas faute de souligner « la permanence dans le changement⁵⁶ », l'économie capitaliste offrant une certaine stabilité en dépit de ses profondes imperfections. Principes spontanés d'action, esprits animaux et habitus forment des anticipations analogiques, raisonnables à défaut d'être rationnelles.

De fait, il semblerait que les habitus soient de bons prolongements sociologiques de la notion d'esprits animaux. Certes, l'analyse bourdieusienne n'est pas sans défaut et, affirmant, cela, nous sommes très loin d'avoir prononcé le fin mot de l'histoire. On admettra, avec Bernard Lahire [Lahire, 1998 ; Lahire, 2001], qu'il est des temps et des zones hors champs. Sans doute, aussi, les analyses en termes de champs et d'habitus gagneraient-elles à être empiriquement enrichies et développées. Il n'empêche : les lois générales de fonctionnement des champs semblent très pertinentes.

Conclusion

Si esprits animaux et habitus développent de profondes affinités, le second conférant au premier son épaisseur sociologique, quel enrichissement analytique permet le recours à Bourdieu ?

Pour le résumer, l'apport d'une économie des biens symboliques à la théorie économique est quintuple : le sens pratique (vs. calcul rationnel), l'endogénéisation des préférences (vs. préférences exogènes), les effets de structure qui font que l'action déborde toujours l'interaction pour inclure tous les agents d'un champ (vs. l'hypothèse substantielle individualiste), les relations de pouvoir (vs. la maximisation d'utilité étroitement économique), le dépassement de la fausse alternative holisme-individualisme (vs. les seuls fondements micro de la macro).

56. Bourdieu [1994, p. 94].

Pour les modèles d'inspiration orthodoxe, nous l'avons dit (cf. 2.1), toute décision peut s'analyser comme produit d'une fonction mathématique à maximiser. Par ailleurs, la nature sociale de l'échange ou de la production est capturée de façon paramétrique par des « préférences » ou l'induction à rebours sans surprise de la théorie des jeux. Un dialogue entre théories bourdieusienne et keynésienne peut enrichir notre compréhension économique en rompant avec ces deux points.

Sur le premier point, par exemple, l'analyse en termes de champ permet de faire éclater l'unité fictive de l'entreprise en mettant l'accent sur les relations de pouvoir se dissimulant derrière les prises de position en apparence les plus éclairées. Sur le deuxième point, les effets de structure vont bien au-delà de l'interaction : on agit, non en fonction des seules personnes directement concernées par notre décision, mais en regard de l'ensemble des protagonistes engagés dans un marché, qu'ils soient affectés ou non par le résultat de cette action. Agir, c'est se positionner. La loi de l'attraction sociale universelle : les individus, leurs psychés, pèsent les uns sur les autres, en permanence.

Du moment que les entreprises se comportent en *price-makers* et non en *price-takers*, les questions de statut et de pouvoir deviennent prééminentes [Lavoie, 1992 ; Lee, 2009 ; Éloire, 2010]. La valeur est le grand mystère de l'analyse néoclassique [Orléan, 2011]. Elle est supposée être une substance que le prix révélerait. Versant offre, le prix livre alors la clé de conversion du capital symbolique en capital économique ; versant demande, il est indice de qualité. La question de la formation des prix devient ainsi une des voies d'infiltration privilégiée de la sociologie dans l'économie, par où l'habitus se fait esprit animal. Dans son étude de cas de la restauration lilloise, à laquelle il applique théorie des prix post-keynésienne et sociologie bourdieusienne, Éloire a montré comment s'opérait la conversion du capital culinaire (le capital culturel spécifique) en capital gastronomique (le capital symbolique spécifique) *via* le capital social [Éloire, 2011]. Sont ainsi expliqués positionnement de marché et taux de rentabilité. Porter un regard sociologique sur les phénomènes économiques ne relève pas de la récréation érudite ; cela permet de pénétrer au cœur même de ce que l'analyse laisse d'ordinaire dans l'ombre de l'exogénéité.

Au reste, Bourdieu lui-même en avait donné une illustration dans l'étude de cas d'une entreprise de BTP où se confrontent trois légitimités distinctes qui ont autant à voir avec l'expression d'une logique purement économique qu'avec celle d'une logique de pouvoir interne : la production doit-elle se centrer sur le ciment, activité traditionnelle, le béton, faisant plus appel à

la chimie, ou faire la part belle à des *desiderata* financiers ? Selon la position occupée dans ce champ englobé qu'est l'entreprise, la préférence ira à l'une ou l'autre des alternatives.

Sans doute tout ceci reste-t-il esquissé à trop grands traits. Dans notre souci de décloisonnement théorique, nous avons souhaité avant tout prendre date. Il s'agissait avant tout de poser les premiers jalons d'un rapprochement. Il conviendra de valider ou d'infirmier ces analyses par des études empiriques ultérieures. Les marchés financiers et les décisions d'investissement semblent s'y prêter particulièrement. Cela nous permettrait de saisir la logique dominante des opérateurs (entreprise ou spéculation) en fonction de la structure et du volume des capitaux détenus et de la position dans le champ qu'ils définissent. Une des hypothèses à tester serait la suivante : l'esprit de spéculation est positivement corrélé au capital social et culturel. Au regard des secondes, l'hypothèse la plus intuitive, mais peut-être la plus erronée, consisterait à lier impulsivité et faiblesse du capital culturel ; nous pressentons, à l'inverse, que la spontanéité de la décision est positivement corrélée à la possession de capital culturel et symbolique, selon une suggestion mise en avant par Bourdieu lui-même mais non développée ni confirmée par une enquête [Bourdieu, 1974]. Il faudrait également pouvoir observer la redéfinition des critères d'investissement en fonction des mouvements stratégiques des firmes dominantes et de l'arrivée de nouveaux entrants, en passant le tout aux filtres des diverses sortes de capitaux possédés.

Au surplus, c'est là l'intérêt du croisement fécond de Keynes et Bourdieu que de nous autoriser à saisir des comportements ne se prêtant pas, ou très peu, à la formalisation mathématique et qui n'en sont pas, pour autant, irrationnels. Cela ouvre sans doute la voie à une appréhension plus « littéraire » des phénomènes économiques qui ne serait pas moins dénuée de rigueur que les belles formules mathématiques de l'orthodoxie.

Arrimée au mât de la rationalité optimisatrice, combien de temps l'économie résistera-t-elle encore au chant des sirènes sociologiques ?

Bibliographie

Aglietta Michel & Orléan André [1998], *La Monnaie souveraine*. Paris, Odile Jacob.

— & — [2002], *La Monnaie, entre violence et confiance*. Paris, Odile Jacob.

Akerlof George & Shiller Richard [2009], *Animal Spirits*. Princeton, Princeton University Press.

Alexander Jeffrey [2000], *La Réduction : critique de Pierre Bourdieu*. Paris, Cerf.

Arrow Kenneth [1983], *Collected Papers*. Cambridge MA, Harvard University Press.

Barrère Alain [1990], *Macroéconomie keynésienne*. Paris, Dunod.

Bateman Bradley [1987], « Keynes's changing conception of probability », *Economics and Philosophy*, vol. 3, n° 1, p. 97-120.

— [1991], « Das Maynard Keynes Problem », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 15, n° 1, p. 101-111.

Beaud Michel & Dostaler Gilles [1993], *La Pensée économique depuis Keynes*. Paris, Le Seuil.

Becker Gary [1992], « The economic way of looking at life », *Nobel Prize Lecture*.

Binmore Ken [1990], *Essays on the Foundation of Game Theory*. Oxford, Blackwell.

Boudon Raymond [2003], *Raison, Bonnes Raisons*. Paris, PUF.

— [2005], *Le Sens des valeurs*. Paris, PUF.

Bourdieu Pierre [1974], « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, vol. 15, n° 1, p. 3-42.

— [1979], *La Distinction*. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

— [1980], *Le Sens pratique*. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

— [1989], *La Noblesse d'État*. Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

— [1992a], *Les Règles de l'art*. Paris, Seuil, coll. « Liber ».

— [1992b], *Réponses*. Paris, Seuil, coll. « Libre examen politique ».

— [1994], *Raisons pratiques*. Paris, Seuil, coll. « Liber ».

— [1997a], « Le champ économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 119, p. 48-66.

— [1997b], *Méditations pascaliennes*. Paris, Seuil, coll. « Liber ».

— [2000a], *Les Structures sociales de l'économie*. Paris, Seuil, coll. « Liber ».

— [2000b], *Propos sur le champ politique*. Lyon, PUL.

Boyer Robert [2003a], « L'anthropologie économique de Pierre Bourdieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150, p. 65-78.

— [2003b], « L'art du judoka », in P. Encrevé, R.-M. Lagrave (dir.) *Travailler avec Bourdieu*. Paris, Flammarion, p. 267-279.

Camerer Colin & Loewenstein George [2004], « Behavioral economics: past, present, future », in C. Camerer & G. Loewenstein (ed.) *Advances in Behavioral Economics*. Princeton, Princeton University Press, p. 3-52.

Carabelli Anna [1988], *On Keynes's Method*. Londres, MacMillan.

Cartelier Jean & Frydman Roger, dir. [2001], *L'Économie hors de l'équilibre*. Paris, Economica.

Corcuff Philippe [2001], « Le collectif au défi du singulier : en partant de l'habitus », in B. Lahire (dir.) *La Sociologie de Pierre Bourdieu : dettes et critiques*. Paris, La Découverte, p. 95-120.

Davidson Paul [1991], « Is probability theory relevant for uncertainty? A post-Keynesian perspective », *Journal of Economic Perspectives*, vol. 5, n° 1, p. 129-143.

— [1996], « Reality and economic theory », *Journal of Post Keynesian Economics*, vol. 18, n° 4, p. 479-504.

Davis John [1994] *Keynes's Philosophical Development*. Cambridge, Cambridge University Press.

Debreu Gérard [1984], *Théorie de la valeur*. Paris, Dunod.

De Grauwe Paul [2011], « Animal spirits and monetary policy », *Economic Theory*, 47, n^{os} 2-3, p. 423-457.

Dostaler Gilles [2005], *Keynes et ses combats*. Paris, Albin Michel.

Dow Sheila [2001], « Post Keynesian methodology », in R. Holt & S. Pressman (ed.) *A New Guide to Post Keynesian Economics*. Londres, Routledge, p. 11-20.

Earl Peter [2001], « Introduction », in P. Earl (ed.) *The Legacy of Herbert Simon in Economic Analysis*. Cheltenham, Edward Elgar.

Einhorn Hillel & Hogarth Robin [1987], « Decision making under ambiguity », in R. Hogarth, M. Reder (ed.) *Rational Choice: The Contrast Between Economics and Psychology*. Chicago, University of Chicago Press, p. 41-66.

Éloire Fabien [2010], « Une approche sociologique de la concurrence sur un marché : le cas des restaurateurs lillois », *Revue française de sociologie*, vol. 51, n^o 3, p. 481-517.

— [2011], « Capital social et concurrence de statut », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 49, n^o 2, p. 7-41.

Elster Jon [2010], *L'Irrationalité*, Paris, Seuil, coll. « Les livres du Nouveau Monde ».

Farmer Roger [2009], « Confidence, crashes and the animal spirits », *NBER Working Papers*, n^o 14846.

— [2010], « Animal spirits, persistent unemployment and the belief function », *NBER Working Papers*, n^o 16522.

Favereau Olivier [1988], « La *Théorie générale* : de l'économie conventionnelle à l'économie des conventions », *Cahiers d'économie politique*, n^{os} 14-15, p. 187-220.

— [2001], « L'économie du sociologue ou : penser (l'orthodoxie) à partir de Pierre Bourdieu », in B. Lahire (dir.) *La Sociologie de Pierre Bourdieu : dettes et critiques*. Paris, La Découverte, p. 255-314.

Fox Craig & Poldrack Russell [2009], « Prospect theory and the brain », in P. Glimcher (ed.), *Neuroeconomics: Decision Making and the Brain*. Amsterdam, Elsevier.

Friedman Milton [1995], *Essais d'économie positive*. Paris, Litec.

Galbraith John Kenneth [1992], *Brève histoire de l'euphorie financière*. Paris, Seuil, coll. « Seuil essais ».

Gärdenfors Peter & Sahlin Peter [1982], « Unreliable probabilities, risk taking and decision making », *Synthese*, vol. 53, n° 3, p. 361-386.

Gerrard Bill [1994], « Beyond rational expectations: a constructive interpretation of Keynes's analysis », *Economic Journal*, vol. 104, n° 423, p. 327-337.

Gigerenzer Gerd [2001], « The adaptive toolbox », in R. Selten & G. Gigerenzer (ed.) *Bounded Rationality: The Adaptive Toolbox*. Cambridge, MIT Press.

— & Goldstein Daniel [1996], « Reasoning the fast and frugal way: models of bounded rationality », *Psychological Review*, vol. 103, n° 4, p. 650-669.

Gilboa Itzhak [1987], « Expected utility with purely subjective non-additive probabilities », *Journal of Mathematical Economics*, vol. 16, n° 1, p. 65-88.

Godechot Olivier & Mariot Nicolas [2004], « Les deux formes du capital social », *Revue française de sociologie*, vol. 45, n° 2, p. 243-282.

Guerrien Bernard [1989], *Concurrence, flexibilité, stabilité*. Paris, Economica.

— [1997], *Dictionnaire d'analyse économique*. Paris, La Découverte.

Hacking Ian [2002], *L'Émergence de la probabilité*. Paris, Le Seuil, coll. « Liber ».

Hacking Ian [2004], *L'Ouverture au probable*. Paris, Armand Colin.

Hahn Frank [1978], « On non-Walrasian equilibrium », *Journal of Economic Studies*, 45 (2), p. 1-18.

Harvey John [1998], « Heuristic judgment theory », *Journal of Economic Issues*, vol. 32, n° 1, p. 47-64.

Howitt Peter [2007], « Vers une macroéconomie fondée sur des agents autonomes et intelligents », *Revue de l'OFCE*, n° 102, p. 55-78.

Kahneman Daniel [2003], « Maps of bounded rationality: psychology for behavioral economics », *The American Economic Review*, vol. 93, n° 5, p. 1449-1475.

— [2011], *Thinking, Fast and Slow*. New York, Farrar, Straus & Giroux.

Keynes John Maynard [1973], *A Treatise on Probability*. Londres, Macmillan.

— [1978], *Collected Writings, X. Essays in Biography*. Londres, Macmillan.

— [1987], *Collected Writings, XIV. Defense and Development*. Londres, Macmillan.

— [1998], *La Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*. Paris, Payot.

Lahire Bernard [1998], *L'Homme pluriel*. Paris, Nathan.

— [2001], *La Sociologie de Pierre Bourdieu : dettes et critiques*. Paris, La Découverte.

Lavoie Marc [1985], « La distinction entre l'incertitude keynésienne et le risque néoclassique », *Économie appliquée*, vol. 38, n° 2, p. 493-518.

— [1992], *Foundations of Post-Keynesian Economic Analysis*. Cheltenham, Edward Elgar.

— [2004], *L'Économie post-keynésienne*. Paris, La Découverte.

Lawson Tony [1988], « Probability and uncertainty in economic analysis », *Journal of Post Keynesian Economics*, vol. 11, n° 1, p. 38-65.

— [2006], « The nature of heterodox economics », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 30, n° 4, p. 483-505.

Lee Frederic [2002], « Theory creation and the methodological foundation of post-Keynesian economics », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 26, n° 6, p. 789-804.

— [2009], *A History of Heterodox Economics: Challenging the Mainstream in the Twentieth Century*. Londres, Routledge.

Le Héron Edwin [2006], « La controverse Keynes-Timbergen de 1939 sur l'économétrie », *Conférence du PHARE*, Université Paris 1.

Loewenstein George & O'Donoghue Ted [2004], « Animal spirits: affective and deliberative processes in economic behavior », *CAE Working Paper*, n° 04-14.

Lordon Frédéric [2003], « Conatus et institutions : pour un structuralisme énergétique », *L'Année de la Régulation*, n° 7, p. 111-146.

MacFadden Daniel [2000], « Economic choices », *Nobel Prize Lecture*.

- Marchionatti Roberto [1999], « On Keynes's animal spirits », *Kyklos*, vol. 52, n° 3, p. 415-439.
- Martuccelli Danilo [1999], *Sociologies de la modernité*. Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ».
- Menzies Peter & Price Huw [1993], « Causation as a secondary quality », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 44, n° 2, p. 187-203.
- O'Donnell Roderick [1990], « The epistemology of J.M. Keynes », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 41, n° 3, p. 333-350.
- Orléan André [2011], *L'Empire de la valeur : refonder l'économie*. Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées ».
- Pinto Louis [2002], *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*. Paris, Le Seuil, coll. « Points essais ».
- Popper Karl [1992], *Un univers de propensions : deux études sur la causalité et l'évolution*. Paris, Éditions de l'éclat, coll. « Tiré à part ».
- Quiggin John [1982], « A theory of anticipated utility », *Journal of Economic Behavior and Organization*, vol. 3 n° 2-3, p. 323-343.
- Polanyi Karl [1983], *La Grande Transformation*. Paris, Gallimard.
- Postel Nicolas & Sobel Richard [2006], « Quelle théorie hétérodoxe de l'acteur économique ? », in Eymard-Duvernay François (dir.) *L'économie des conventions, méthodes et résultats. Tome 1: Débats*. La Découverte, coll. « Recherches ».
- Rabin Matthew [1998], « Psychology and economics », *Journal of Economic Literature*, vol. 36, n° 1, p. 11-46.
- Ramsey Frank [2003], *Logique, philosophie et probabilités*. Paris, Vrin.
- Savage Leonard [1954], *The Foundations of Statistics*. New York, John Wiley & Sons.
- Schmeidler David [1989], « Subjective probability and expected utility without additivity », *Econometrica*, vol. 57, n° 3, p. 571-587.
- Selten Reinhart [2001], « What is bounded rationality? », in R. Selten & G. Gigerenzer (ed.) *Bounded Rationality: The Adaptive Toolbox*. Cambridge MA, MIT Press.

Shackle George Lennox [1972], *Epistemics and Economics*. Piscataway N.J., Transaction Publishers.

— [1979], *Imagination and the Nature of Choice*. Édimbourg, Edinburgh University Press.

— [1988], *Time, Business and Thought*. Londres, Routledge.

Simon Herbert [1979], « Rational decision making in business organizations », *American Economic Review*, vol. 69, n° 4, p. 493-513.

— [1982], *Models of Man*. Cambridge, MIT Press.

Steiner Philippe [2007], *La Sociologie économique*. Paris, La Découverte.

Thaler Richard [2004], « How behavioral economics differs from traditional economics », *The Concise Encyclopedia of Economics*, <http://www.econlib.org/library/enc/behavioraleconomics.html>.

Von Neumann John & Morgenstern Oskar [1944], *Theory of Games and Economic Behavior*. Princeton, Princeton University Press.

Ughetto Pascal [2006], « Action et interprétation, bases d'un rapprochement entre hétérodoxies ? », in Eymard-Duvernay François (dir.) *L'économie des conventions, méthodes et résultats. Tome 1: Débats*. Paris, La Découverte, coll. « Recherches ».

Walliser Bernard [2000], *Économie cognitive*. Paris, Odile Jacob.

— [2008], *Économie et cognition*. Paris, Ophrys/Éditions de la maison des sciences de l'homme.

Walras Léon [1988], *Éléments d'économie politique pure*. Paris, Economica.

Yaari Menahem [1987], « The dual theory of choice under risk », *Econometrica*, vol. 55, n° 1, p. 95-115.

Yildizoglu Murat [2004], *Introduction à la théorie des jeux*. Paris, Dunod.